

Articulations

Centre Socialiste d'Éducation Permanente
rue de Charleroi, 47 • 1400 Nivelles
tél.: 067 / 89 08 50 - 067 / 21 94 68
fax : 067 / 21 00 97
Courriel: infos@cesep.be

numéro douze

Le Choc des Civilisations	I
Le nouvel Evangile du Culturalisme	III
Le passif d'une illusion	V
Mais si, cela a à voir avec l'islam!	VII
Entretien avec Pierre Vidal-Naquet	VIII
Réalisation Jean Vogel	

Le Choc des Civilisations

par Samuel Huntington

La politique mondiale entre dans une nouvelle phase dans laquelle la source fondamentale de conflit ne sera plus idéologique, ni économique. Les heurts entre civilisation seront dominants. Les civilisations se mélangent évidemment et se chevauchent et peuvent inclure des sous-civilisations. La civilisation occidentale a deux variantes majeures, européenne et nord-américaine, tandis que l'Islam possède ses subdivisions arabe, turque et malaise. Bien que les frontières entre les civilisations soient rarement nettes, les civilisations sont réelles (tangibles). Elles culminent et déclinent elles se divisent et fusionnent. Et, comme le sait tout étudiant en Histoire, les civilisations disparaissent. Les Occidentaux ont tendance à considérer les États-nations comme les

acteurs principaux de la géopolitique. Ils l'ont été pendant quelques siècles seulement la perspective majeure de l'Histoire a été l'histoire des civilisations.

C'est vers ce modèle que le monde tend à nouveau. L'identité liée à la civilisation prendra de plus en plus d'importance et le monde sera façonné dans une large mesure par les interactions entre sept ou huit civilisations majeures: les civilisations occidentale, confucéenne, japonaise, islamique, hindouiste, slave-orthodoxe, latino-américaine et peut-être africaine.

Les lignes de fracture entre les civilisations seront les lignes de front des batailles du futur. Pourquoi? Les différences entre les civilisations sont basiques, impliquent l'Histoire, le langage, la culture, la tradition et, plus important encore: la religion.

Les différentes civilisations voient de manière différente les relations entre Dieu et l'homme, le citoyen et l'État, les parents et les enfants, la liberté et l'autorité, l'égalité et la hiérarchie. Ces différences sont le fruit des siècles. Elles ne disparaîtront pas de sitôt.

Le monde devient plus petit. Les interactions entre les peuples des différentes civilisations se multiplient. Elles intensifient la conscience de civilisation.

Les changements économiques et sociaux détachent les peuples de leur identité locale de longue date. Dans la plupart des régions du monde, la religion est venue combler ce vide, souvent sous la forme de mouvements dénommés fondamentalistes, dans l'Occident chrétien, le Judaïsme, le Bouddhisme, l'Hindouisme et l'Islam. La "désécularisation du monde" remarquée par George Weigel est une réalité de la vie en cette fin de XX^e siècle. Et ce phénomène de retour vers ses racines se produit parmi les civilisations non-occidentales. Cela inclut l'"Asianisation" au Japon, la fin du legs de Nehru et l'"Hindouisation" de l'Inde, l'échec des idées occidentales de socialisme et de nationalisme, et, désormais, une "ré-Islamisation" du Moyen-Orient, ainsi qu'un débat en Russie au sujet de l'Occidentalisation.

Plus important, les efforts de l'Occident pour promouvoir ses valeurs de démocratie et de libéralisme comme des valeurs universelles, pour maintenir sa prédominance militaire et pour faire progresser ses intérêts économiques, engendrent des ripostes en provenance des autres civilisations.

L'axe central de la politique mondiale sera vraisemblablement le conflit entre "l'Ouest et le reste" et les réponses que pourront donner les civilisations non-occidentales au pouvoir de l'Occident et à ses valeurs. L'exemple le plus frappant de la coopération anti-occidentale est la connexion entre les États islamiques et confucéens défiant le pouvoir et les valeurs occidentales.

Dans l'ancienne Union soviétique, les communistes peuvent devenir des démocrates, les riches peuvent devenir pauvres et les pauvres, riches, mais les Russes ne deviendront jamais des Estoniens. Une personne peut être à moitié française et à moitié arabe, voire

même un citoyen de deux pays. Il est plus difficile d'être à moitié Catholique et à moitié Musulman. Finalement, la réussite du régionalisme économique renforcera la conscience de civilisation. D'un autre côté, le régionalisme économique ne peut être un succès que s'il est enraciné dans une civilisation commune (laïque?). La Communauté européenne repose sur les fondements séparés de la culture européenne et de la Chrétienté occidentale. Le Japon, en contraste, rencontre des difficultés dans la création d'une entité économique comparable en Asie de l'Est parce qu'il s'agit d'une civilisation unique en elle-même. Alors que la division idéologique en Europe a disparu, la division culturelle de l'Europe entre la Chrétienté occidentale et la Chrétienté orthodoxe et l'Islam refait surface. Les conflits le long de la ligne de fracture entre l'Occident et les civilisations islamiques se perpétuent depuis 1300 ans. Cette interaction militaire vieille de plusieurs siècles n'est pas prête de décliner.

Sur la frontière nord de l'Islam, des conflits éclatent de plus en plus entre les peuples orthodoxe et musulman. Cela inclut le carnage de la Bosnie et de Sarajevo, les violences qui couvent entre les Serbes et les Albanais, les relations ténues entre les Bulgares et leur minorité turque, les violences entre les Ossètes et les Ingoushes, le massacre réciproque et sans relâche des Arméniens et des Azerbaïdjanaïs, ainsi que les relations tendues entre Russes et Musulmans en Asie centrale.

La rupture historique entre les Musulmans et les Hindous ne se manifeste pas seulement dans la rivalité entre le Pakistan et l'Inde, mais également dans l'intensification des conflits religieux en Inde, entre les militants de plus en plus nombreux des groupes hindous et la minorité substantielle de Musulmans.

Les groupes ou les États appartenant à une civilisation impliquée dans une guerre contre un peuple d'une autre civilisation tentent naturellement de rallier à eux le soutien des autres membres de leur propre civilisation. Dans les années à venir, les conflits locaux qui vont probablement dégénérer en guerres majeures seront ceux, comme en

Bosnie ou dans le Caucase, qui se situeront le long des lignes de faille entre les civilisations. Si ces hypothèses sont plausibles, il faut nécessairement considérer leurs implications pour la politique occidentale. Ces implications pourraient être divisées entre les avantages à court terme et les accommodations sur le long terme. Dans le court terme, il est clairement dans l'intérêt de l'Ouest de promouvoir une meilleure coopération et l'unité à l'intérieur de sa propre civilisation, particulièrement entre ses composantes nord-américaine et européenne incorporer dans l'Occident ces sociétés de l'Europe de l'Est et d'Amérique latine dont les cultures sont proches de celle de l'Occident maintenir des relations étroites avec la Russie et le Japon soutenir dans les autres civilisations les groupes compréhensifs à l'égard des valeurs et des intérêts de l'Occident et renforcer les institutions internationales qui reflètent et légitiment les intérêts et les valeurs de l'Occident.

L'Occident doit également limiter l'expansion de la puissance militaire des civilisations potentiellement hostiles, principalement les civilisations confucéenne et islamique, et exploiter les conflits et les différences entre les États confucéens et islamiques. Cela demandera une modération dans la réduction des capacités militaires occidentales, et en particulier le maintien de la supériorité militaire américaine dans l'Asie de l'Est et du Sud-Ouest. Dans le long terme, il faudra faire appel à d'autres mesures. L'Occident devra de plus en plus s'accommoder des civilisations modernes non-occidentales, dont la puissance rejoint celle de l'Occident, mais dont les valeurs et les intérêts diffèrent significativement des siens. Cela demandera à l'Occident de développer une bien meilleure compréhension des principes religieux et philosophiques de base, qui sous-tendent les autres civilisations et la façon dont les peuples de ces civilisations envisagent leurs propres intérêts. Cela demandera un effort pour identifier les éléments communs entre les autres civilisations et l'Occident.

Pour le futur tel qu'il est envisageable, il n'y aura pas de civilisation universelle, mais, à la place, un monde fait de civilisations dif-

férentes, chacune ayant à apprendre à coexister avec les autres.

Le nouvel Evangile du Culturalisme

par Patrick Hutchinson

Depuis l'élection de Bill Clinton, l'essai du professeur de Harvard Samuel Huntington, *Le choc des civilisations*, a été promu comme nouvel "article X", rappelant par l'étendue de son influence le célèbre article de George Kennan du début de la Guerre Froide (1947), paru lui aussi dans la prestigieuse revue *Foreign Affairs*. Huntington postule publiquement ce qui se murmure depuis belles lurette dans les cénacles et autres "think-tanks" de la nouvelle Nouvelle Droite: le XXI^{ème} siècle sera celui de la "global compétition" entre regroupements régionaux sur le plan mondial, ce qui se traduit chez Huntington, selon une métaphore filée tout droit de la tectonique des plaques, par des lignes de faille, voire de conflagration ouverte, au long des zones séismiques de contact et de confrontation entre les civilisations. Ainsi, nous aurons la joie d'assister à l'essor d'une nouvelle génération de guerres. Les guerres féodales et dynastiques des rois ayant été remplacées au XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles en Occident par les guerres des Nations, celles-ci se sont vues à leur tour éclipées (notamment en étendue et en sauvagerie) par les guerres des Idéologies du XX^{ème} siècle épis de superproductions hystériques et funestes. Que nous réserve l'avenir selon Huntington? La guerre des "civilisations".... La guerre mondiale des années à venir (ô ombres orwelliennes!) n'aura pas de causes économiques ou idéologiques (sic), mais opposera l'Occident et la civilisation islamique, par exemple, ou l'Occident et la civilisation confucéen-

ne, ou excusez du peu, les deux à la fois. Les nouveaux "adversaires rivaux" (à moins que ce ne soit l'inverse, selon un désormais célèbre rapport du Pentagone de 1992), seront soit un Islam réduit à la caricature d'un fondamentalisme unissant tout le monde arabe, soit une Chine redevenue péril jaune (mais cette fois-ci, confucéen!), par son poids économique et militaire retrouvé à même de dominer l'Asie, soit une Russie expansionniste renaissante (mais une telle confrontation serait fâcheuse: nous nous devons, n'est-ce-pas, de renforcer coûte que coûte nos liens avec les civilisations "proches": la slave-orthodoxe n'a-t-elle pas en commun avec l'Occident l'héritage chrétien et un intérêt commun à "contenir" l'Islam déferlant?).

Selon la perspective de Huntington, les conflits et tueries locaux dont nous sommes les spectateurs obligés et hallucinés en ex-Yougoslavie et au Moyen-Orient, ainsi que la montée des tensions en Asie (autour de la Corée du Nord, ou des eaux territoriales dans la mer de Chine) sont non seulement les signes avant-coureurs de conflits possibles, mais bel et bien la phase inaugurale de cette nouvelle génération de guerres. Voilà de quoi réjouir tous les nostalgiques des croisades, tous les Oliver North et Godefroid de Bouillon en puissance, tous les irrédentistes de la cultures et de la langue, tous les ennemis jurés de la nouvelle civilisation de l'universel, humaniste, écologiste et libertaire, qui se pointait à l'horizon depuis la révolte mondiale de la jeunesse

des années soixante. De quoi réjouir également tous les ennemis cachés de la démocratie, tous ceux qui pensent qu'elle est une chose trop sérieuse pour être confiée aux peuples, tous les groupes d'intérêt particuliers, tous les services spécialisés, qui pour survivre dans le contexte de crise économique et de l'après-guerre froide ont besoin de nouvelles professions de foi manichéennes. Mais l'argumentation de Huntington tient-elle debout? Le conflit entre Etats juif et palestiniens en Israël et dans les territoires occupés n'a-t-il pas ses origines dans les péripéties de l'hégémonisme occidental, et la lutte pour le contrôle des sources de l'approvisionnement pétrolier? Les mouvements intégristes, sont loin d'être unitaires, et le plus souvent s'opposent à des Etats musulmans tels que l'Algérie ou l'Egypte. La guerre du Golfe fournit en outre une éclatante contre-preuve à la théorie culturaliste de Huntington; elle prit naissance entre deux pays islamiques, et la coalition des vainqueurs se composait des principaux pays occidentaux plus le Japon, avec la plupart des grandes puissances arabo-musulmanes, dont l'Egypte et le Maroc, pour ne parler que d'elles. Quant à l'ex-Yougoslavie, ce serait une caricature de décrire ce qui s'y passe comme un conflit entre les civilisations chrétienne et islamique, ne serait-ce que parce que la société bosniaque musulmane est intégralement européenne et son gouvernement est le seul parmi les partis en présence à défendre l'idée d'une société plurielle "à l'occidentale" -

il s'agirait bien plutôt, face à l'émergence d'un tel modèle, d'une tentation de régression caractérisée vers l'idéologie culturaliste, communautariste et ethnocentrique des années 30, donc, d'une tentative de retour à une idéologie typique du XX^e siècle, par des professionnels du pouvoir sans scrupule. Evidemment, à en croire Huntington (et ceux parmi nos décideurs qui sont peut-être déjà intoxiqués par ses théories), il s'agirait là de l'ouverture d'une sorte de second front de la Chrétienté - de la Croix face au Croissant - s'étendant depuis la Grèce et la Serbie (enfin reconstituée !) jusqu'à la Russie: celle, précisément, de la fameuse civilisation slavo-orthodoxe, tous délires messianiques et expansionnistes confondus.

Les théories de Huntington représentent à notre avis un danger majeur parce que, sous des dehors apparemment réalistes et raisonnables, elles conduisent droit vers une telle régression de l'esprit qui, si elles devaient se généraliser (comme il semblerait que dans la littérature et la pensée actuelles, elles ont sournoisement tendance à le faire) équivaudrait à une véritable éclipse de la raison. Dangereuses elles le sont, surtout parce que, comme le démontre J. Hoagland dans une cinglante réponse critique publiée récemment dans les colonnes de l'*International Herald Tribune*, leur prise au sérieux aurait pour effet de transformer des conflits tangibles d'intérêts économiques, politiques, territoriaux ou nationaux du monde actuel en confrontations insolubles et inexpiables, dès lors qu'ils seraient interprétés en termes de choc des civilisations. En effet, on ne choisit selon cette vision du monde, ni ses genres, ni sa culture ; on est entièrement façonné, déterminé "élu" par elles. Ainsi la guerre des civilisations étant perpétuelle, il n'y a d'autre perspective historique, ni d'autre solution finale, que la domination, l'asservissement ou l'extermination. Du culturalisme à l'état raciste hitlérien, il n'y a qu'un imperceptible pas que d'aucuns, inspirés par des théories légitimantes telles que celles de Huntington, sont en train de franchir avec la complicité d'autres que l'obscurcissement de la raison qu'elles propagent fait déjà balancer. Pourtant

son argumentation ne fait que rationaliser des stéréotypes et ainsi redonner licence au retour du genre de théorie apocalyptique qui avait donné naissance à la deuxième guerre mondiale. Lorsque de telles théories reçoivent à nouveau un vernis de respectabilité - Huntington, faut-il le rappeler, est directeur d'un *Center for Strategic Studies* de Harvard - et que leurs ravages risquent de se propager jusque dans les rangs de la communauté intellectuelle, il y a pour la République des Lettres, péril en la demeure.

Mais sans doute avant tout l'hérésie qu'il faut dénoncer à la racine de la pensée de Huntington est la dangereuse simplification réductionniste qui consiste à faire équivaloir culture et civilisation : c'est ce que nous nommons ici culturalisme. Si d'une part, on peut admettre avec l'anthropologie prise dans son ensemble que la culture, les cultures, sont ce qui, vaille que vaille, fait office d'une seconde nature, d'une "nature" dans la nature, pour l'homme - et qui donc connaît la même multiplicité, les mêmes stabilités, instabilités et violentes mutations que les autres formes de la vie - par contre, il faut concevoir que la civilisation est ce projet unique, cet horizon commun utopique qui, en surplombant aussi bien les individus que les cultures, permet leur entrée en dialogue et leur auto-dépassement perpétuels. Qu'est-ce que la civilisation, si ce n'est ce qui permet éventuellement de surmonter, au nom de l'utopie de l'humain, la guerre de tous contre tous des individus et des cultures ?

LE PASSIF D'UNE ILLUSION

Entretien avec Eric J. Hobsbawm

Entretien avec l'historien britannique, auteur de *l'Age des extrêmes*, sur le monde d'après le 11 septembre...

Le jour même des attentats qui ont frappé New York et Washington, plusieurs commentateurs ont avancé l'idée que "le XXI^e siècle venait de commencer". Que pensez-vous de cette affirmation, vous qui notiez, en 1999, que "le court XX^e siècle s'est terminé par une crise générale de tous les systèmes, et pas simplement par un effondrement du communisme" ?

Il me semble d'abord nécessaire d'éviter de plonger dans la sorte de lac de rhétorique émotionnelle qui nous inonde depuis le 11 septembre. L'idée que tout aurait changé depuis l'attentat de New York, l'idée qu'il faudrait poursuivre aujourd'hui une sorte de super-criminel mondial - avec quelqu'un du genre James Bond - l'idée qu'il s'agirait de rétablir la justice... tout cela n'est pas sérieux. La situation n'a rien à voir avec ces phrases toutes faites qui parlent d'une "guerre qui ne serait pas vraiment une guerre", sans que l'on sache vraiment contre qui et contre quoi elle serait dirigée... La chose la plus importante, peut-être, est de maintenir un certain équilibre intellectuel face à cette énorme vague de propagande qui nous vient des Etats-Unis. Les attentats de New York et de Washington sont l'expression extraordinaire d'un phénomène qui n'est pas vraiment nouveau, à savoir le terrorisme international opérant au-delà et par-delà les frontières. Cela ne veut pas dire - bien au contraire - qu'il ne faudrait rien faire: il s'agit, dans un certain sens, de défendre l'ordre international contre ce type de menaces. Ce qui, soit dit en passant, n'a rien à voir avec l'idéologie - ni l'"occidentale", ni quelque autre que ce soit - dans la mesure

où il en va de l'intérêt de tous les Etats du monde, y compris l'intérêt de la Russie, de la Chine ou de Cuba... Jusqu'à présent, la conséquence la plus importante des attentats américains a concerné l'économie mondiale, avec l'effondrement des cours des places financières. Bien sûr, cette situation n'a pas été créée par la destruction du World Trade Center. Le monde était déjà au bord de la récession: les attentats l'ont accélérée, et même, pourrait-on dire, cristallisée.

Vous avez suggéré que le terrorisme appelaît une riposte. De quelle sorte ?

Voilà encore une question où il s'agit de se libérer de la rhétorique! Au fond, depuis une trentaine d'années, les relations entre le pouvoir des Etats - y compris les superpuissances - et les activités existant à l'intérieur de ces Etats, ont changé. Les Etats les plus importants - du fait notamment de la guerre froide - ont perdu le monopole de la détention des forces de coercition. Tout le monde, ou presque, a la possibilité d'utiliser des armes, voire une force armée. Et à l'intérieur même d'Etats assez stables - je pense au Royaume-Uni, aux Etats-Unis, à l'Espagne... - ces forces existent, relativement faibles, incapables en tout cas de transformer la situation de ces Etats, voire d'Etats plus modestes. Mais l'idée qu'il serait possible aujourd'hui de faire la démonstration que l'Etat disposerait de la plus grande puissance armée qui soit, et qu'il pourrait en finir d'un coup de baguette magique avec ces groupes ou avec ces personnes, n'est pas une idée réaliste. Il faut vivre avec, contrôler sans doute la situation avec des

forces militaires, mais il ne s'agit pas d'"Autres" que l'on pourrait éliminer comme ça, sans problème... Nous avons affaire à des problèmes politiques et sociaux, qu'il s'agit d'affronter politiquement, aussi bien qu'avec la force militaire.

Voulez-vous dire que le monde serait "partout", que plus personne, aucun citoyen, aucun groupe, aucun Etat, ne pourrait se tenir à l'écart du monde ?

En effet. Nous vivons dans un monde globalisé, où le temps et l'espace ont été pratiquement abolis, un monde avec des flux assez libres pour rendre beaucoup plus faciles des événements comme celui qui vient de se produire aux Etats-Unis. La circulation des êtres humains, d'un côté de l'Océan à l'autre, à travers les continents, est le fondement même de l'existence du monde actuel. Encore une fois, il faut vivre avec, tout en s'efforçant de contrôler les aspects insupportables de ce phénomène, comme le terrorisme international, les mafias, le commerce de la drogue, qui sont aussi les "enfants" de la globalisation. Dans l'économie du capitalisme libre, seul l'argent compte...

Dans *l'Age des extrêmes*, vous indiquiez en substance que le développement capitaliste entraîne le monde vers une implosion ou une explosion, et que si le danger d'une nouvelle guerre mondiale vous semblait écarté, l'humanité était confrontée à d'immenses problèmes - démographiques, écologiques, économiques, politiques, intellectuels - parmi lesquels la montée des fanatismes et de l'irrationalisme. Les événements actuels

vous amènent-ils à moduler, préciser ou reconSIDéRer ces formulations ?

Je pense que cette analyse reste valable. Les attentats de New York ne modifient pas qualitativement l'approche que vous venez de rappeler. Une guerre mondiale, disons traditionnelle, me paraît impossible, sauf, peut-être, un jour, entre les Etats-Unis et la Chine. Mais ce n'est pas d'actualité aujourd'hui. Quant aux grandes guerres territoriales que l'on peut dire "moyennes", elles n'ont jamais cessé. Surtout au Moyen-Orient et dans l'Asie du Sud. En fait, quand, à Washington, à Londres, et peut-être à Paris, on parle aujourd'hui d'une guerre contre je ne sais plus quoi, il ne s'agit pas d'une véritable guerre "à l'ancienne", mais d'opérations d'un autre type. La question nouvelle posée dans la situation actuelle est celle de l'existence d'Etats indépendants et souverains: jusqu'à quel point peuvent-ils subsister face à de grands voisins ? Il est devenu possible d'éliminer un Etat - par exemple, l'Afghanistan, ou un autre... - sans qu'il y ait une guerre mondiale. La pression qu'un Etat hégémonique exerce sur un Etat moins important est devenue considérable. C'est là un phénomène plutôt nouveau, qui avait été contenu par le bipolarisme au temps de la guerre froide, mais qui s'est affirmé depuis la chute du communisme. Il n'existe plus qu'une seule puissance hégémonique, et même si je pense que les Etats-Unis ne sont pas capables de dominer le monde - pas plus qu'aucune autre superpuissance - ils disposent d'une liberté plus grande qu'aucun autre pays dans le passé. La seconde crise qui me semble se profiler tient au fait que

l'on retrouve, en pratique, le problème de l'impérialisme, ou plutôt du colonialisme. Il s'agit là, peut-être, de la plus grande nouveauté de l'époque post-soviétique. Nous voyons des pays occupés, dont la politique intérieure est contrôlée par la présence de forces extérieures: c'est le cas dans les Balkans, comme chacun sait. On parle maintenant de la destitution du régime au pouvoir en Afghanistan - ce qui serait très souhaitable - mais son remplacement par un régime provisoire sous contrôle de l'ONU (comme je l'entends dire) me rappelle qu'après 1918, les nouvelles colonies avaient été déguisées en "mandats" sous contrôle de la Société des nations...

Quels risques comporte, selon vous, cette option ?

Le plus grand risque - et qui est déjà avéré depuis une dizaine d'années - est que l'occupation coloniale ne suffit plus. En Bosnie, au Kosovo, en Macédoine, la nouvelle occupation étrangère ne produit pas la stabilité interne escomptée...

Pour quelles raisons affirmez-vous que la "superpuissance américaine ne sera plus en mesure de dominer le monde" ?
Le monde est trop grand, trop complexe...

L'illusion que cette superpuissance était à même de régenter toute la planète a tout de même existé, y compris en Europe ?

C'est une illusion américaine, bien plus que mondiale. Jusqu'au World Trade Center, je crois que les dirigeants des Etats-Unis ont été trop triomphalistes. Ils se sont cru tout-puissants, à l'écart de tout danger. Au XIX^e siècle, quand l'Empire britannique exerçait une hégémonie mondiale, les dirigeants anglais étaient suffisamment réalistes, suffisamment intelligents, pour ne pas avoir l'ambition de tout contrôler, pour savoir que le maximum que l'on puisse faire est de manipuler la situation de manière à préserver la puissance acquise, tout en considérant - c'était le cas à l'époque - qu'on ne pouvait prétendre dominer en Europe, ni même aux Amériques... Je crains qu'il ne faille du temps - ce n'est pas un jugement de valeur - avant que la nouvelle

puissance hégémonique n'apprenne les limites de ses capacités d'influence dans un monde aussi compliqué et en transformation permanente comme le nôtre...

Vous avez parlé de modes de résolution des conflits se situant sur le terrain de la politique...

Les Etats-Unis doivent repenser ce qu'ils peuvent faire. Pour le reste, je ne crois pas que ce soient les relations entre Etats qui soient tellement problématiques - et même si elles sont problématiques, peu de choses dépendent de leur résolution. Le problème est du côté des grandes structures qui sont derrière les Etats - et entre les Etats - et qui dominent le monde dans les prochaines décennies : je pense à l'économie et à la dialectique entre l'économie et les gouvernements. Pour la première fois depuis longtemps, l'économie mondiale est en dépression : mais, à l'intérieur de cette incertitude, il y a la croissance des inégalités entre les pays, et à l'intérieur de chaque pays. Quand on parle de "crise de l'économie", on parle de quelque chose de tout à fait différent selon qu'il s'agit des pays riches, des pays nantis, des pays stables, des pays pauvres, ou des pays "intermédiaires" (comme le Brésil, l'Argentine, la Corée...).

Dans un pays comme l'Argentine, par exemple, une crise économique produit presque immédiatement une crise politique dramatique ; il peu probable que, même si l'Europe est atteinte, les conséquences en soient aussi tragiques pour des pays comme la France, la Grande-Bretagne ou l'Allemagne... L'autre problème est de caractère idéologique : il y a eu débâcle des anciennes idéologies de mobilisation des peuples, fondées sur la tradition des Lumières et des grandes révolutions - l'américaine, la française, la russe... Bien au-delà de la gauche, cette crise concerne toute la tradition qui remonte à la rationalité, aux espoirs et aux projets politiques du XVIII^e siècle, ce qui laisse un espace énorme à d'autres forces. Je ne pense pas seulement à ce qui se passe dans le monde musulman, mais, dans une mesure moindre, à ce que l'on peut observer dans nos pays : la xénophobie, par exemple. L'autre aspect de cette crise est que l'idéologie du "laisser-faire"

total a conquis une grande partie des Etats et des institutions internationales, avec des résultats totalement funestes, à commencer par le fait d'avoir facilité des activités transnationales, y compris criminelles et terroristes. C'est ici, paradoxalement, que je vois une petite lueur d'espoir. Les attentats de New York et de Washington ont tragiquement démontré que la liberté totale du marché et de la circulation de l'argent n'a pas permis pas de contrôler ce qui a pu mettre les Etats-Unis en péril. J'ai entendu Lionel Jospin dire qu'on ne pouvait pas laisser le marché des changes sans contrôle, et il a suggéré d'en venir à la proposition de l'économiste keynésien James Tobin. Dans la situation actuelle, face aux risques d'une énorme chute des places financières, ce sont les gouvernements - y compris celui des Etats-Unis - qui commencent à se préoccuper de contrôles et de régulations, d'une ingérence publique dans ce que, pendant vingt ans, tous les idéologues de la liberté du marché, y compris en France, se refusaient absolument à envisager. Je commence donc à croire en la possibilité d'enrayer les violences de cette idéologie du marché "pur et dur".

Avec l'Age des extrêmes, vous proposiez une histoire vraiment mondiale, ne se résumant pas à l'affrontement entre grande puissances, mais montrant que ce qui se passe en Syrie, au Brésil ou en Afrique du Sud peut nous instruire tout autant sur les "tendances" d'une époque. Quelles situations, quels événements, sachant que l'actualité n'est forcément tout le présent, mobilisent-ils votre attention en ce moment ?

Ce qui m'intéresse et me préoccupe actuellement, c'est le sort de quatre "régions". D'abord, les Indes, où il y a, d'un côté, une montée en flèche de l'économie mais aussi de la puissance intellectuelle, qui ont été et qui demeurent largement sous-estimées ; mais, d'un autre côté, on observe l'essor d'un hindouisme intégriste et exclusif, antimusulman, antirationaliste, antiséculaire, antilaïque, et réactionnaire, voire fascisant, en politique intérieure. Ensuite, la Chine : elle sera peut-être le géant économique,

voire le géant politique de ce siècle. Son avenir est prometteur, mais personne ne sait ce qu'il sera... Troisième ensemble, les régions tragiques, c'est-à-dire l'Afrique subsaharienne, mais aussi les pays de l'ancienne URSS : il y a là un drame économique, social, intellectuel, que l'on n'apprécie pas à sa juste mesure en Occident. Par exemple, la crise actuelle de l'agriculture russe est pire que celle de l'agriculture soviétique après la collectivisation. Enfin, il y a les régions incertaines, comme l'Europe, dont l'avenir reste très obscur, la seule chose claire étant que l'ancien projet européen est dans l'impasse. Voilà les régions du monde qui m'apparaissent aujourd'hui comme étant les plus intéressantes, sachant, comme disaient les Chinois, qu'on ne doit pas vivre dans une époque intéressante...

Entretien réalisé par Jean-Paul Monferran

Mais si, cela a à voir avec l'islam !

par Salman Rushdie

*L'écrivain britannique d'origine indienne, jadis condamné à mort par une fatwa lancée contre lui par l'ayatollah Khomeiny, après la publication de son roman **Les Versets sataniques**, a pris une position qui tranche nettement avec la vision iréniste du monde musulman dans laquelle on tombe souvent par souci d'éviter les amalgames et les manifestations d'intolérance à la Berlusconi*

“Cela n'a rien à voir avec l'islam.” Les leaders de ce monde répètent cette litanie dans l'espoir louable d'éviter que des musulmans innocents ne soient victimes de représailles en Occident et aussi parce que si les Etats-Unis veulent préserver la cohésion de leur coalition contre le terrorisme, ils ne peuvent s'offrir le luxe de suggérer qu'islam et terrorisme aient quoi que ce soit en commun.

Lennui, avec ce démenti nécessaire, c'est qu'il est faux. Si cela n'a rien à voir avec l'islam, pourquoi ces manifestations de soutien à Oussama Ben Laden et Al Qaida dans tout le monde musulman ? Pourquoi ces 10.000 hommes armés de sabres et de haches se sont-ils massés à la frontière entre le Pakistan et l'Afghanistan en réponse à l'appel au djihad d'un quelconque mollah ? Pourquoi les premiers morts britanniques de la guerre sont-ils trois musulmans tombés au combat aux côtés des talibans ?

Bien sûr que si, cela a “à voir avec l'islam”. Reste à savoir ce que l'on entend exactement par là. La plupart des musulmans ne sont pas de savants exégètes du Coran. Pour un grand nombre d'hommes musulmans «croyants», qui dit islam dit, d'une façon confuse et mal définie, non seulement la crainte de Dieu - la crainte plus que l'amour, semble-t-il -, mais aussi tout un tas de coutumes, d'opinions et de préjugés parmi lesquels les pratiques alimentaires, la séquestration ou quasi-séquestration de «leurs» femmes, la haine de la société moderne en général, elle qui déborde de musique, d'impiété et de sexe, et plus particulièrem-

ment la haine - et la peur - de l'idée que leur environnement immédiat ne soit conquis, “occidentoxiqué” par le mode de vie libéral de l'Occident.

Depuis trente ans environ, des organisations motivées regroupant des hommes musulmans (ah, que n'entend-on la voix des femmes du monde islamique !) développent des mouvements politiques radicaux à partir de cet humus de “foi”. Ces islamistes incluent les Frères musulmans d'Egypte, les sanguinaires combattants du Front islamique du salut et des GIA en Algérie, les chiites radicaux iraniens et les talibans. Ils s'appuient avant tout sur la pauvreté, et leurs efforts ont pour fruit la paranoïa. Cet islam paranoïaque, qui rejette sur les étrangers, les “infidèles”, tous les torts des sociétés musulmanes et qui, en guise de remède, propose de fermer ces sociétés au projet concurrent de la modernité, est aujourd'hui la version de l'islam qui connaît l'expansion la plus rapide de par le monde.

Cela ne rejette pas entièrement la thèse de Samuel Huntington sur le “choc des civilisations”, pour la simple raison que le projet des islamistes ne s'oppose pas seulement à l'Occident et aux “juifs”, mais aussi à leurs coreligionnaires islamiques. Les dissensions entre les pays musulmans sont au moins aussi profondes, sinon plus, que le ressentiment qu'ils éprouvent vis-à-vis de l'Occident. Il serait néanmoins absurde de nier que cet islam paranoïaque et autodisculpant exerce une fascination idéologique considérable.

Il y a vingt ans, j'écrivais un roman sur les luttes de pouvoir

dans un Pakistan de fiction, et il était déjà de rigueur dans le monde musulman de rejeter tous les malheurs sur l'Occident. A l'époque comme aujourd'hui, certaines de ces critiques étaient fondées. Mais la question que je posais n'a rien perdu de son importance : et si les maux de nos sociétés n'étaient pas principalement la faute de l'Amérique, mais plutôt la conséquence de nos propres errements ? Comment les comprendrions-nous alors ? En acceptant notre part de responsabilité dans nos problèmes, ne pourrions-nous pas commencer à apprendre comment les résoudre par nous-mêmes ?

De nombreux musulmans, ainsi que des analystes laïques ayant des racines dans le monde musulman, commencent à raisonner ainsi. Ces dernières semaines, des voix se sont élevées dans tout le monde musulman pour protester contre le détournement obscurantiste de la religion. Les exaltés d'hier (dont Youssouf Islam, également connu sous le nom de Cat Stevens) se refont aujourd'hui une improbable virginité. Un écrivain irakien cite un satiriste de son pays : “La maladie qui est en nous vient de nous.” Un musulman britannique écrit : “L'islam est devenu son propre ennemi.” Un ami libanais, de retour de Beyrouth, me dit que, depuis les attentats du 11 septembre, on hésite moins à critiquer ouvertement l'islamisme.

Cela me rappelle la façon qu'avaient les socialistes non communistes de prendre leurs distances vis-à-vis du socialisme tyrannique soviétique. Quoi qu'il en soit, les premiers balbutie-

ments de ce contre-projet ont une signification profonde. Si l'on veut réconcilier islam et modernité, il faut encourager ces voix jusqu'à ce qu'elles deviennent assourdissantes. Beaucoup parlent d'un autre islam, de leur foi personnelle, privée.

Il faut rendre la religion à la sphère du personnel, la dépolitiser, c'est l'essence de ce que doivent comprendre toutes les sociétés musulmanes pour se moderniser. Le seul aspect de la modernité qui intéresse les terroristes, c'est la technologie, qu'ils considèrent comme une arme que l'on peut retourner contre ses créateurs. Si l'on veut vaincre le terrorisme, le monde musulman doit accepter à son bord les principes laïques et humanistes qui sont le fondement du moderne et sans lesquels la liberté des pays musulmans ne restera qu'un rêve lointain.

(The New-York Times)

Entretien avec Pierre Vidal-Naquet

Que se passera-t-il le jour où il ne restera plus à l'Occident qu'à tuer des millions de gens affamés ?

113 intellectuels français ont lancé un appel contre une "guerre qui n'est pas la nôtre", où "chaque bombe larguée contribue à fabriquer en série de futurs Ben Laden. [...] La condamnation sans ambiguïté des crimes du 11 septembre ne justifie ni l'appel au lynchage, ni la loi du talion". Célèbre pour son engagement contre la guerre d'Algérie, l'historien Pierre Vidal-Naquet fait partie des signataires

"Ni croisade impériale, ni terreur talibane!", proclame cet appel. Pensez-vous qu'il s'agit de la situation actuelle ?

Ce texte est plein de contradictions, j'en suis très conscient. Je voulais avant tout exprimer ce sentiment profond de malaise et aussi d'inquiétude que nous sommes nombreux à ressentir. Il n'y a nul besoin de dire l'horreur que j'ai éprouvé le 11 septembre, mais la riposte américaine ne me semble pas adaptée aux actes de terrorisme dont le pays a été victime. Ces bombardements révèlent à nouveau cette manière américaine de lâcher des bombes, sans faire trop attention à ce qu'il y a en dessous. Pendant la Seconde Guerre mondiale, cette stratégie, dite alors "anti-cités", est née après un célèbre débat dans l'entourage de Churchill: fallait-il ou non bombarder les villes? La réponse fut oui. Il s'agissait surtout d'une stratégie de la terreur, pour répondre à celle des nazis. La guerre a été gagnée. Le fut-elle au meilleur prix? Les dizaines de milliers de morts à Dresde sous les bombes anglo-saxonnes n'ont militairement rien changé et ont été utilisés ensuite par la propagande soviétique: "Voyez comment agissent les vilains Américains." Quand j'avais 14 ans, Marseille a été bombardée par les forteresses volantes américaines. Il y eut des milliers de morts...

dont deux Allemands. Cela a coupé net un vaste mouvement social où les femmes marchaient vers la préfecture contre le régime de Vichy. Plus tard, l'Irak, pilonné depuis presque dix ans sans faire vaciller Saddam Hussein. Aujourd'hui, je ne demande qu'à croire les déclarations affirmant que les civils ne sont pas visés, même si un hôpital de la Croix-Rouge a été par exemple touché. Mais il existe aussi, peut-être surtout, cette volonté psychologique de donner à l'ensemble de la planète le sentiment d'une puissance américaine illimitée.

Vous n'êtes pourtant pas un pacifiste.

Parmi les signataires du texte, certains le sont. Moi, résolument, non. Hitler, il fallait l'abattre mais pas comme ça. Aujourd'hui, face à Ben Laden, la situation me semble relever des services spéciaux, comme l'ont fait les Israéliens quand ils ont capturé Eichmann. Je le pensais déjà pour Saddam Hussein, les services secrets devraient les tuer. Je suis contre la peine de mort, mais pour l'assassinat politique. C'est Madeleine Rebérioux qui a trouvé la formule. Le faire, et surtout très rapidement, serait la seule façon de donner un semblant de justification aux opérations américaines. Si je devais faire une prière, ce serait celle-là: pourvu que cela se termine vite.

Plus le temps passe, plus Ben Laden semble gagner en popularité.

Il est peu de personnages au monde aussi haïssables que Ben Laden, et son utilisation politique de la religion. A une époque, le monde des colonisés aussi avait mis quelque espoir en Hitler. Souvenons-nous de la stratégie de l'avocat Jacques Vergès défendant Klaus Barbie à son procès: "Vous l'accusez, mais les colonialistes français ont fait la même chose que

lui." L'urgence est aussi de conjurer ce danger-là. Le thème du tiers-monde est ambigu. Des gens de ma génération se souviennent d'inscriptions fascistes décrivant l'Italie comme la "grande prolétairie". Ou de la dénonciation de la "ploutocratie anglo-saxonne", comme disait Hitler. Aujourd'hui, un certain antiaméricanisme débouche non sur un progrès mais sur une hystérie nationaliste et religieuse. Mais je suis étonné de voir qu'il y a peu de réflexion - notamment aux Etats-Unis - sur ce qui a conduit à cette situation. Ben Laden, il aurait surtout fallu ne pas le construire. A l'époque, les Américains ont soutenu mordicus tous ceux qui s'opposaient aux Soviétiques. Ils n'ont pas levé le petit doigt contre le régime taliban. De la même façon, aujourd'hui, ils se moquent complètement que le destin des femmes ne soit pas vraiment plaisant au Pakistan depuis que cet Etat a rallié le bloc occidental. Il y a là un manichéisme à très court terme, extrêmement dangereux. J'ai réellement peur d'une explosion de la planète. Que se passera-t-il le jour où il ne restera plus à l'Occident qu'à tuer des millions de gens affamés ?